

Schweizerische Gesellschaft
für die Erforschung des 18. Jahrhunderts
Société suisse pour l'étude du XVIII^e siècle

Società svizzera
di studi sul secolo XVIII

Travaux sur la Suisse
des Lumières

Vol. XX

Comité éditorial

Prof. Dr. Claire Jaquier (Université de Neuchâtel)

Prof. Dr. André Holenstein (Université de Berne)

PD Dr. Martin Bondeli (Université de Berne)

Politische, gelehrte
und imaginierte Schweiz
Kohäsion und Disparität
im *Corpus helveticum*
des 18. Jahrhunderts

Suisse politique,
savante et imaginaire
Cohésion et disparité du Corps
helvétique au XVIII^e siècle

Herausgegeben von / Édité par André Holenstein,
Claire Jaquier, Timothée Léchet et Daniel Schläppi
unter Mitarbeit von / avec la collaboration de
Perrine Bächli et Tobias Berger

SLATKINE

GENÈVE

www.slatkine.com

Diffusion France: HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR, Paris

2019

LES WHIGS ET LA SUISSE AUTOUR DE 1792 :
LE PASSAGE DU MONT SAINT-GOTHARD
DE GEORGIANA,
DUCHESS DE DEVONSHIRE

PATRICK VINCENT
Université de Neuchâtel

En décembre 1799, trois périodiques londoniens à tendance libérale, le *Courier*, le *Morning Chronicle* et le *Morning Post*, publièrent sans autorisation un poème descriptif intitulé *Passage du Mont Saint-Gothard*¹. Il était signé de la plume d'une des femmes les plus en vogue de son époque et l'égérie du parti Whig, Georgiana Spencer Cavendish (1757-1806). Issue de la noblesse ancienne, elle avait épousé à quinze ans le cinquième duc de Devonshire, lui donnant droit au titre le plus élevé du royaume et à l'usage d'un palais londonien ainsi que six vastes propriétés². Quelques jours plus tard, le poète Samuel Taylor Coleridge rédigea une réplique élogieuse dans le *Post*, «*Ode to Georgiana, Duchess of Devonshire*», qui débute par la citation de la vingt-quatrième strophe du *Passage* dans son intégralité, une description de la «noble Chapelle» au bord du lac des Quatre Cantons, «Où d'une main terrible, ensemble et secourable, / Tell fit voler deux traits, et d'un bras triomphant /

¹ *The Courier*, 19 décembre 1799, *Morning Chronicle*, 20 décembre 1799, et *Morning Post*, 21 décembre 1799.

² Pour la vie de Georgiana, voir les biographies suivantes : Iris Leveson Gower, *The Face without a Frown : Georgiana Duchess of Devonshire*, London, Frederick Muller, 1944 ; Earl of Bessborough (ed.), *Georgiana : Extracts from the Correspondence of Georgiana, Duchess of Devonshire*, London, John Murray, 1955 ; Brian Masters, *Georgiana*, London, Allison and Busby, 1981 ; et Amanda Foreman, *Georgiana, Duchess of Devonshire*, New York, Random House, 1998. A propos du voyage en Suisse, voir également Gavin de Beer, «Anglais au Pays de Vaud : VI. La duchesse de Devonshire», *Revue historique vaudoise*, 59, décembre 1951, p. 184-194.

Terrassa l'opresseur, et sauva son enfant»³. Le poème s'adresse ensuite directement à la duchesse : comment une femme élevée de manière si fastueuse, «loin, loin du besoin, de l'espoir, de la peur» comme l'exprime Coleridge, a-t-elle pu visiter un lieu aussi sauvage, ou composer des vers aussi héroïques ?⁴

Dans ce qui suit, nous chercherons à répondre en quelque sorte à l'interrogation de Coleridge en examinant la signification privée et publique du *Passage* ainsi que ses origines biographiques et historiques. Afin de mieux comprendre le poème, nous devons nous replonger dans l'idéologie et la culture de l'aristocratie progressiste à laquelle appartenait Georgiana, et rappeler la crise que traversa son parti au lendemain de la Révolution française. Nous fondant sur des documents manuscrits rédigés par les membres du cercle intime de la duchesse, nous procéderons ensuite à une lecture 'inversée' du *Passage*, suivant en filigrane le poème afin de mettre en évidence différents éléments contextuels. Car ces vers descriptifs, au premier abord si abstraits et conventionnels, reflètent de manière très précise les différents éléments du long séjour de Georgiana en Suisse, notamment l'intérêt qu'elle portait à ses savants et à ses mœurs, mais aussi sa passion de fraîche date pour la botanique et la minéralogie. Or ce voyage coïncida aussi avec la seconde Révolution française et l'instauration de la République, des actualités que la duchesse, si férue de politique, ne pouvait ignorer.

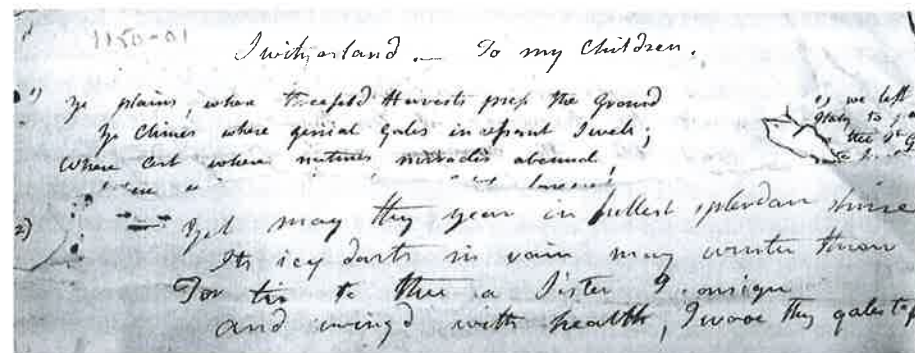
Accompagnée de sa mère, de sa sœur, et de son amie Lady Elizabeth Foster, ou Bess, Georgiana passa l'été et l'automne 1792 à Lausanne comme beaucoup d'autres aristocrates britanniques, retraversant la Suisse en août 1793 sur le chemin du retour en Angleterre. Il est très probable qu'elle ait rédigé le *Passage* pendant ou peu après ce voyage de retour, le recopiant ensuite au propre à l'usage privé de ses enfants et de ses amis. Composé de trente quatrains accompagnés de vingt-trois notes, le poème était à l'origine intitulé «Switzerland—To my Children»⁵. Il devait faire office de carnet de voyage à usage domestique et didactique, et dresse un paysage en partie idéalisé et composite qui fait la part belle à l'espace naturel et géographique de la Suisse, tout en évoquant ses mythes fondateurs, ses mœurs, et dans une moindre mesure, son gouvernement. Paradoxalement, c'est principalement cette dimension politique qui fut valorisée lors de sa publication dans les

³ Georgiana Cavendish, duchesse de Devonshire, *The Passage of Saint Gothard / Passage du Mont Saint-Gothard*, Jacques Delille (trad.), Londres, Prosper et compagnie, 1802, p. 18.

⁴ S. T. Coleridge, *The Complete Poems*, William Keach (ed.), London, Penguin, 1997, p. 271.

⁵ Chatsworth House, Derbyshire : Devonshire Ms. CS5/1150.0 : Poème de la duchesse à ses enfants. Ce texte constitue une des premières ébauches du poème dans son intégralité, avec deux notes, et plusieurs strophes intercalées. Il y a de nombreuses différences entre ce texte, qui comporte entre autres des erreurs de prosodie, et le texte imprimé, indiquant que la duchesse a peut-être reçu l'aide d'un tiers.

périodiques en 1799⁶. Réimprimé à usage privé en 1800⁷, dans une édition bilingue en collaboration avec l'abbé Delille en 1802⁸, dans une édition illustrée de dix-neuf lithographies dessinées par Lady Foster en 1816⁹, et dans des traductions en italien et polonais¹⁰, le *Passage du Mont Saint-Gothard* circula largement à travers l'Europe au début du dix-neuvième siècle, contribuant à la dissémination du mythe d'une Suisse libre et heureuse au moment où la France révolutionnaire cherchait à redéfinir ces termes.



Georgiana, Duchesse de Devonshire, «Switzerland—To my Children» :
Manuscrit du «Passage du Mont-Saint-Gothard»,
Devonshire Collection, Chatsworth, Ms. CS5/1150.0.
Reproduit avec la permission de Chatsworth Settlement Trustees.

LES WHIGS, LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ET LA SUISSE

Malgré son sobriquet d'«impératrice de la mode»¹¹, c'est l'engagement politique de la duchesse, et non seulement ses chapeaux extravagants, sa

⁶ Plusieurs bibliothèques, y compris la Bibliothèque nationale suisse et la British Library, continuent à attribuer à tort à la duchesse un autre récit de voyage en Suisse publié la même année, *Memorandums on the Face of the Country in Switzerland* (Londres, 1799), alors que Rowley Lascelles en est l'auteur. Voir Gavin de Beer, «Rowley Lascelles», *Notes & Queries*, 193 (1948), p. 97-99.

⁷ Une copie de la première édition imprimée à usage privée autour de 1800 se trouve à la Morgan Library, New York sous la cote PML 48176.

⁸ C'est l'édition utilisée dans cet article et citée à la note 3.

⁹ *Passage du Mont Saint-Gothard : poème, par Madame la duchesse de Devonshire, trad. de l'anglais par M. l'abbé de Lille*. Paris, C. de Lasteyrie, 1816.

¹⁰ *The Passage of the Saint Gothard, by Georgiana (Cavendish), duchess of Devonshire, with an Italian translation, by Gaetan Polidori*, London, Grameau, 1803; *Dityramb o niesmiertelnosci duszy / Jacques Delille. Passage du St.-Gothard / Georgiana Spencer Cavendish Devonshire*, Krakowie, W. Drukarni Jana Maja, 1804.

¹¹ Roger Lonsdale, *Eighteenth-Century Women Poets*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 510.

beauté ou son goût du jeu qui firent d'elle une célébrité. Grâce à son mari, issu d'une famille qui avait participé à la Révolution glorieuse en 1688, elle accueillait presque quotidiennement toutes les étoiles du parti whig dans son salon, y compris son cousin éloigné et chef de file du parti, Charles James Fox, le dramaturge et parlementaire Richard Brinsley Sheridan, et le philosophe irlandais Edmund Burke, qui ne se sentit jamais à l'aise dans le cercle mondain de Devonshire House¹². Car pour appartenir à ce groupe privilégié et de bon ton, il fallait selon l'historien Leslie Mitchell grandir dans ses rangs et surtout être familier avec ses codes : « On est né whig, on ne le devient pas »¹³. Le parti était dirigé par une oligarchie puissante et raréfiée avec ses propres écoles et universités, ses clubs, ses surnoms secrets (on appelait la duchesse « le rat », Fox « le sourcil »), et même son patois, le « *Devonshire House drawl* », exagérant la fin des mots et compressant les voyelles¹⁴. L'élite du parti était peu croyante, aimait boire et jouer, et préférait les capitales comme Londres et Paris à la campagne où elle s'ennuyait. S'imaginant être les gardiens de la constitution, les Whigs étaient avant tout convaincus de leurs droits, et prêts à les défendre contre toute corruption ou abus de pouvoir de la part du roi. C'est ainsi que Georgiana revêtit les couleurs bleu et beige du parti copiées des uniformes des révolutionnaires américains lors des élections de Westminster en 1784 pour solliciter des voix parmi les électeurs de la classe populaire, allant jusqu'à embrasser un boucher.

L'idéologie du parti, appelé tantôt *Whiggery* tantôt *Whiggism*, représentait un tempérament plutôt qu'un programme ou un ensemble d'idées. Manquant de discipline, les Whigs n'ont d'ailleurs occupé le pouvoir que six ans entre 1760 et 1830. Fox favorisait presque instinctivement le changement¹⁵, s'abreuvant dans ses discours du mot « peuple », et s'érigeant en défenseur des libertés publiques. Les droits de l'homme lui étaient par contre quelque chose d'étranger : pour un Whig, le droit à la citoyenneté devait reposer sur la propriété, une institution sacrosainte d'où émanait tout l'ordre social. Selon Kathryn Chittick, « le discours du peuple des années 1790 représentait l'antithèse de l'héritage whig »¹⁶. Ou comme l'explique une amie de Georgiana, la duchesse de Bouillon, dans une tournure de phrase résumant bien l'idéologie des Whigs, un véritable aristocrate « ne veut pas être *peuple* : mais il permet, et il veut qu'on fasse autant pour le peuple que

¹² Amanda Foreman, *Georgiana, Duchess of Devonshire*, New York, Random House, 1998, p. 5.

¹³ Leslie Mitchell, *The Whig World 1760-1837*, London, Hambledon and London, 2005, p. 17.

¹⁴ *Ibid.*, p. 25.

¹⁵ *Ibid.*, p. 5.

¹⁶ Kathryn Chittick, *The Language of Whiggism*, London, Pickering and Chatto, 2010, p. 3. Nous traduisons.

pour lui »¹⁷. C'est la Révolution française qui mit à mal cette contradiction entre leur désir d'aider le peuple d'une part, et leur insistance sur leurs droits et privilèges de l'autre. Les Whigs faisaient preuve de ce que Mitchell appelle « une dépendance psychologique à la France »¹⁸, communiquant souvent entre eux en français, et admirant ses écrivains et philosophes, en particulier Rousseau. Dans la collection de Chatsworth se trouve d'ailleurs une statue en terre cuite de Jean-Jacques sculpté par le Genevois Jean-François Hess. La plupart d'entre eux accueillirent avec enthousiasme la Révolution en 1789. De passage à Paris en juillet 1790 pour échapper à ses créanciers, Georgiana s'y retrouva aux premières loges, rencontrant La Fayette un jour, allant rendre visite à la reine et à son amie la duchesse de Polignac à Versailles le lendemain, rédigeant des vers révolutionnaires¹⁹, et envoyant une gravure de la prise de la Bastille à sa fille quelques semaines plus tard de Bruxelles.²⁰

Le parti ne pouvait pas longtemps survivre intact à ses contradictions. En janvier 1794, il se scinda entre les Portland Whigs, qui rejoignirent le gouvernement de Pitt, et la soi-disant « faction française » de Fox, qui s'obstina à s'opposer à la guerre. L'*Appel des Whigs modernes aux Whigs anciens*, publié par Edmund Burke en août 1791, entama cette rupture ; la déclaration de la guerre contre l'Angleterre le 1^{er} février 1793 la précipita. 1792 fut une année charnière. Au fur et à mesure que la monarchie constitutionnelle se transforma en république de manière presque incontrôlée, de nombreux Whigs continuèrent à s'interroger sur la véritable nature de cette seconde révolution²¹. Ce fut aussi la dernière année au cours de laquelle les voyageurs britanniques purent librement se rendre sur le Continent. Ils affluèrent en Suisse, un pays que les Whigs affectionnaient particulièrement, notamment parce que les cantons protestants y avaient accueilli les régicides anglais cent cinquante ans plus tôt²². Comme nous souhaiterions le montrer

¹⁷ Devonshire ms. CS5/ 1183.1 : lettre de la duchesse de Bouillon à la duchesse, 24 septembre 1793. La traduction de toutes les citations provenant de la correspondance de la duchesse de Devonshire est de notre fait.

¹⁸ L. Mitchell, *op. cit.*, p. 83

¹⁹ British Library Ms ADD 75743 : petit billet. Très probablement rédigé en 1790, il contient un dessin à l'encre d'un arbre de la liberté et du bonnet phrygien, avec l'inscription suivante au recto, en français : « Arbre de Misere / Bonnet de Galere / Hordes de Brigands / Vous n'y resterez pas long tems ». Au verso, en anglais : « The tree of tyranny cut down / Will very soon be rotten / When those who strove to stop its fall / Will wish to be forgotten ».

²⁰ Castle Howard Archive J18/20/102.20 : lettre à Georgiana Cavendish, 22 octobre 1790.

²¹ Voir Robert Roswell Palmer, *The Age of Democratic Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 1964, vol. 2, p. 35.

²² Lors de son tour en 1788 avec sa maîtresse et future épouse Mrs. Armitage, voyage sur lequel je n'ai malheureusement trouvé que très peu d'informations, Fox avait fait l'éloge de la modération du gouvernement de Berne malgré le pouvoir investi dans son aristocratie. William Windham, *The Diary of the Right Honorable William Windham 1784 to 1810*, Mrs. Henry Daring (ed.), London, Longmans, Green, 1866, p. 154-155.

ci-dessous par l'exemple de la duchesse et de ses proches, la Suisse joua un rôle non négligeable dans leurs réflexions sur la Révolution française. Elle servit en premier lieu de plateforme d'observation, même si la mère de Georgiana se plaignit, dans une lettre datée de juin 1792 à son fils, un parlementaire whig resté à Londres, qu'il était « plus proche de la scène de l'Action » et en savait probablement davantage²³. De manière plus significative, la menace de la France sur la neutralité de Genève, suivie par la journée du 10 août, la création de la République et l'annexion de la Savoie ont généré de la sympathie pour les cantons neutres et fourni aux Whigs un prétexte supplémentaire de se retourner contre la Révolution.

LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE EN SUISSE

« Salut mâle Helvétie et vous pompeuses cimes » : c'est ainsi que la narratrice, dans la troisième strophe du *Passage*, s'adresse à la Suisse en franchissant la frontière à Magadino le 10 août 1793. Les notes précisent que son bonheur émane du sentiment de sécurité ressenti dès qu'elle eut « atteint les montagnes de Suisse », à l'abri des bandits du Milanais²⁴. Mais le poème, dans sa troisième strophe, l'explique aussi par le fait qu'elle allait y retrouver « un peuple libre et fier » qui la rapprocherait à la fois géographiquement de ses enfants et culturellement de son pays en lui rappelant ses propres mœurs et institutions. L'analogie entre la Suisse et l'Angleterre était bien sûr un lieu commun chez les Whigs. La lettre que la duchesse rédigea ce même jour à sa mère, restée à Florence, indique au contraire qu'elle regrettait de quitter l'Italie, et remarque avec un brin d'ironie que c'était la tenancière de l'auberge à Magadino, et non pas elle qui vantait les mérites de la Suisse : « désormais [...] vous n'aurez plus de brigands, et pourrez voyager avec vos poches pleines d'or »²⁵. Continué le lendemain à Bellinzona, la même lettre révèle que la duchesse ne se réjouissait pas tant que cela de retourner chez elle : « Je suis au désespoir, mais on ne peut rien y faire ». Un paragraphe est ensuite masqué à l'encre, suggérant que c'étaient ses affaires personnelles, et plus particulièrement ses relations compliquées avec son mari, qui la préoccupaient lors de son deuxième passage en Suisse en 1793²⁶.

²³ British Library Ms ADD 75916 f. 136 : lettre de Lady Spencer à Earl Spencer, 20 juin 1792. La duchesse obtint ainsi une partie des nouvelles politiques qu'elle attendait en Suisse, grâce à la correspondance avec Earl Spencer et plus tard, avec Marie Christine Hedwig, duchesse de Bouillon, une émigrée qui avait trouvé refuge à Berne.

²⁴ Duchesse de Devonshire, *Passage du Mont Saint-Gothard*, p. 24.

²⁵ Devonshire ms. CS5/1164 : lettre de la duchesse à Lady Spencer, 10 août 1793.

²⁶ *Ibid.*

Ce sont ces mêmes problèmes domestiques, et non pas la liberté, le bonheur proverbial, ou même le paysage sublime de la Suisse qui motivèrent le premier séjour de la duchesse à Lausanne en été 1792 en compagnie de sa mère, de sa sœur Lady Harriet Ducannon, de Bess, des deux filles de celles-ci, ainsi que de leurs nombreux valets et domestiques. Officiellement, ces dames étaient sur le continent pour permettre à Harriet de se remettre d'une attaque cérébrale suivie d'une pneumonie. L'autre raison, gardée secrète, était que Georgiana avait eu une liaison avec le politicien Charles Gray et était enceinte de lui : son mari, furieux, ayant exigé qu'elle abandonne ses trois enfants à la maison et qu'elle s'exile, elle accoucha seule et en secret à Nice, le 20 février. Pour aggraver les choses, la duchesse était une joueuse compulsive, et avait accumulé des dettes de plus de soixante mille livres²⁷, une situation financière catastrophique que son banquier Thomas Coutts dans sa correspondance se plaisait à lui rappeler²⁸. Dans une lettre à sa fille de neuf ans, Georgiana ou « petite G », rédigée à quelques lieues de Genève le 28 mai 1792, la duchesse dit se réjouir d'arriver en Suisse pour être plus proche de ses enfants, et pour que son mari puisse la ramener en Angleterre²⁹. Or elle craignait ce retour tout autant qu'elle le souhaitait, et ses cinq mois à Lausanne, alors qu'elle était installée avec ses proches à l'étage supérieur de la campagne du Petit-Ouchy et dans une maison annexe dont nous avons retrouvé une esquisse³⁰, furent pour elle une période psychologiquement douloureuse³¹.

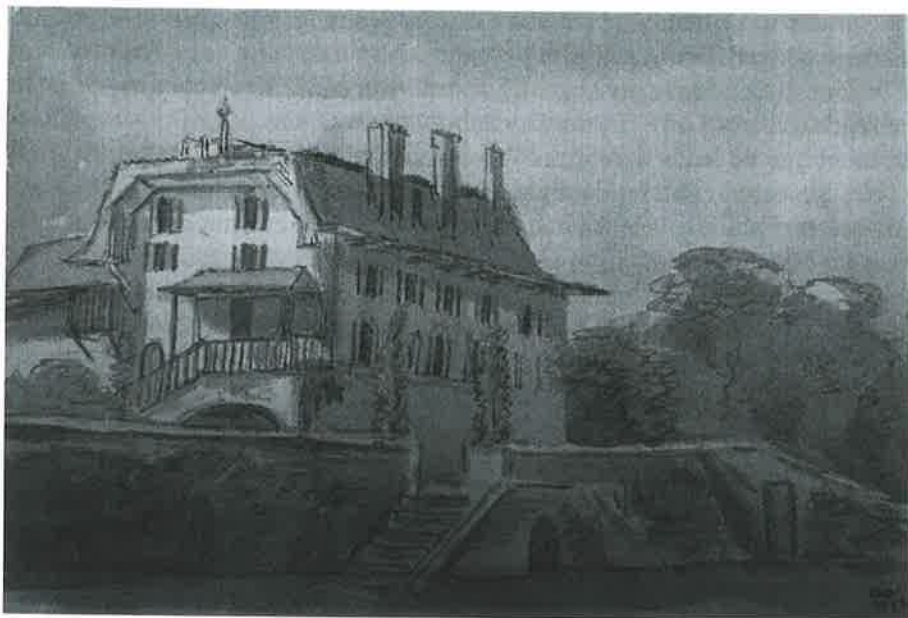
²⁷ L'équivalent de CHF 7 millions en 2000.

²⁸ A. Foreman, *op. cit.*, p. 245-265. Voir, par exemple, Devonshire Ms CS/1127.3 : lettre de Thomas Coutts à la duchesse, 15 juin 1792. La duchesse devait à cette période £ 20,200 à Coutts.

²⁹ Castle Howard Archive 102.59 : lettre de la duchesse à Georgiana Cavendish, 28 mai 1792.

³⁰ L'actuel Musée de l'Elysée à l'Avenue de l'Elysée 16-18, construite entre 1781 et 1789 par Abraham Fraisse. Voir Devonshire Ms. CS5/1128 : lettre de la comtesse Spencer à Miss Trimmer (avec esquisse de la main de la duchesse), Castle Howard Archive J18/20/102.76 : lettre de la duchesse à Georgiana, 6 octobre 1792, et Gavin de Beer, « Anglais au Pays de Vaud », *op. cit.*, p. 185. De Beer, se fondant sur le journal de Sir Charles Blagden, prétend que la duchesse et sa mère résidaient dans la maison de maître, tandis que sa sœur invalide et Bess vivaient dans une maison annexe plus petite et aujourd'hui disparue. Or, d'après ces deux lettres, on apprend que c'était en fait le contraire. D'après le plan de la ville de Lausanne de Louis Emery dessiné en 1806, et conservé au Musée historique de Lausanne, il y avait une « maison vieille à tour », des granges et une écurie contiguës et à l'est de la maison de maître. Voir Marcel Grandjean, *Les Monuments d'art et d'histoire du Canton de Vaud*, Bâle, Birkhauser, 1981, t. IV, p. 17-20. Je n'ai malheureusement pas trouvé de plans ou d'illustrations de cette maison à tour, qui pourraient confirmer l'identité de l'esquisse de la duchesse.

³¹ Voir, par exemple, Devonshire ms. CS5/1127 : lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 8 juin 1792. « I try to support myself but my wishes for my children are more violent than ever ; I have them always before my eyes ; and the times in the day I am oblig'd to hide myself not to show what I suffer ».



*Georgiana, Duchesse de Devonshire,
Maison annexe du Petit-Ouchy à Lausanne où elle logea avec sa mère,
1792, Devonshire Collection, Chatsworth, Ms. CS5/1128.
Reproduit avec la permission de Chatsworth Settlement Trustees.*

Trois carnets de voyage adressés à sa «petite G» permettent de suivre les pérégrinations de la duchesse et de son petit groupe à travers l'Europe³². Malheureusement, aucun des trois n'a trait à ses deux séjours en Suisse entre 1792 et 1793, et d'après sa correspondance il est possible qu'elle ait cessé d'y tenir son journal, s'excusant à plusieurs reprises auprès de sa fille de ne rien lui envoyer, promettant régulièrement qu'elle le ferait³³. Malgré cela, ses lettres adoptent souvent la forme du récit viatique, et grâce à elles nous pouvons reconstituer son séjour en Suisse, notamment dans les deux lettres envoyées depuis Flüelen et Lucerne en août 1793, qui retracent avec précision l'itinéraire du poème. Son passage du Grand-Saint-Bernard en octobre 1792, et du Gothard en août 1793 ont donné lieu aux descriptions les plus intéres-

³² Ses carnets de voyage, datés du 3 novembre 1791 au 11 mars 1792, du 11 mars 1792 au 27 mai 1792 et du 7 mai 1793 au 17 mai 1793, se trouvent dans les archives de Castle Howard. Elizabeth Foster garda également un journal qui se trouve actuellement dans la collection Dormer, qui est fermée au public.

³³ Castle Howard Archive 102.63, 102.65, 102.70, 102.79 et 102.80 : lettres de la duchesse à Georgiana Cavendish du 10 juin, du 10 juillet 1792, du 11 août, du 18 août, et du 22 octobre 1792.

santes. Si elles obéissent parfois aux conventions esthétiques d'usage, notamment le long des rives pittoresques du Tessin ou lors de la descente en direction du pont du Diable où leurs «attentes de grandeur et d'horreur ont été satisfaites»³⁴, elles révèlent aussi de nombreux détails d'ordre pratique qui figurent peu souvent dans les récits de voyage imprimés.

À l'hospice du Grand-Saint-Bernard, par exemple, Georgiana raconte que «Bess et moi furent transportées en chaises sous des couvertures – Monsieur Pelham marcha à mes côtés. Monsieur Robinson marcha également et les femmes de chambre montèrent à dos de mulet. Pour compléter l'expédition, nous avons en notre compagnie un petit peintre boiteux qui nous dessine des vues et ressemble à un garçon d'écurie»³⁵. Lors de leur retour en Suisse par le Gothard, elle remarque cette fois-ci qu'elle a été «obligée de monter en homme, ce qui est le plus sûr» tandis que ce sont les femmes de chambre qui «suivirent dans les chaises»³⁶. Cette lettre, adressée à sa mère qui devait effectuer le même trajet quelques semaines plus tard, donne maintes informations dignes d'un guide : le col est moins raide et plus facile à franchir que le Mont Cenis ou le Grand-Saint-Bernard, il n'est pas nécessaire de démonter les carrosses, et on trouve d'excellent beurre et fromage à l'hospice, mais le passage coûte très cher, les porteurs sont brusques, et la viande ne «paraît pas très bonne [...] le chamois ressemblait à du cheval ou à de la marmotte bouillie»³⁷.

La correspondance de la duchesse avec sa fille Georgiana, rédigée de façon plus simple et parfois ornée d'illustrations ou accompagnée d'objets souvenirs en lien avec quelques bribes de géographie ou d'histoire, indique qu'elle souhaitait, comme dans les carnets, utiliser son séjour en Suisse à des fins pédagogiques. Depuis Yverdon, par exemple, où elle réside à la campagne de Champ-Pittet et prend les eaux avec sa sœur convalescente, elle fait parvenir une esquisse de la villa construite par Frederick Haldimand, recommande à sa fille de chercher sur la carte où elle se trouve, puis remarque que la Suisse «est composée de 13 cantons – ce sont des petites républiques, dont quatre sont protestantes, les autres catholiques»³⁸. Dans une autre missive rédigée à Lausanne, elle enchaîne une description du Léman par un petit cours de géographie sur la source du Rhône³⁹, et quelques semaines plus tard, lui

³⁴ Devonshire ms. CS5/1165 : lettre de la duchesse à Lady Spencer, 15 août 1793.

³⁵ Castle Howard Archive 102.82 : lettre de la duchesse à Georgiana, 22 octobre 1792. Voir aussi I. Leveson Gower, *The Face Without a Frown*, op. cit., p. 185.

³⁶ Devonshire ms. CS5/1165 : lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 15 août 1793.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Castle Howard Archive 102.63 : lettre de la duchesse à Georgiana Cavendish, 10 juin 1792.

³⁹ Castle Howard Archive 102.65 : lettre de la duchesse à Georgiana Cavendish, 10 juillet 1792.

expédie deux demi-batz, l'occasion de résumer très sommairement, et sans parti pris, l'histoire du Pays de Vaud et sa relation avec Berne⁴⁰. À Moudon, enfin, de retour d'un deuxième séjour à Yverdon, elle dessine une esquisse accompagnée d'un récit de l'histoire de Guillaume Tell aujourd'hui perdu, mais qui a peut-être été repris dans la dix-neuvième note du *Passage*⁴¹. Si elle puise les détails du poème en partie dans les *Lettres sur la Suisse* de William Coxe et Louis Ramond de Carbonnières, comme elle l'admet dans la note six⁴², la duchesse ne cherche pas comme ces derniers à interpréter les mythes suisses de manière critique, confirmant que le poème, comme ses lettres, s'adresse à un jeune public. Toutes ces traces matérielles de son voyage s'inscrivent dans une préoccupation pédagogique propre aux Lumières, mais expriment aussi le désarroi d'une mère séparée contre son gré de ses enfants. Comme elle l'évoque dans un poème inédit intitulé «Genève», elle se sent «plus proche de l'Angleterre» quand elle peut «œuvrer pour eux» en rédigeant les lettres ou le poème⁴³.

Georgiana ne se consacrait pas seulement à l'éducation de ses enfants en Suisse, mais cherchait également à y parfaire ses connaissances, particulièrement en histoire naturelle. Ce qui devait être un simple passe-temps pour oublier ses difficultés personnelles donna lieu à une véritable passion que la duchesse poursuivit jusqu'à la fin de ses jours. À la campagne de Petit-Ouchy, Bess et la duchesse suivent tous les matins des cours d'allemand mais aussi de philosophie naturelle et de minéralogie donnés par un médecin anglais engagé sur place, le docteur Drew, et par le scientifique lausannois Henri Struve⁴⁴. Elles mirent leurs nouvelles connaissances en pratique lors de sorties à cheval dans les environs de Lausanne, à Yverdon où elles «travaillèrent dur» pour apprendre les noms des fleurs⁴⁵, et bien sûr dans les Alpes. Au Gothard, malgré le fait que leur compagnon, Monsieur Keir, crachait du sang, elles cueillent «ce que notre guide appelle *muterino*»⁴⁶, identifient «le meilleur spécimen d'Adulaire», et achètent deux boîtes de cristaux dans un cabinet de curiosité à Airolo expédiées ensuite à leur banquier et qui se trouvent aujourd'hui à

⁴⁰ Castle Howard Archive 102.70: lettre de la duchesse à Georgiana Cavendish, 11 août 1792.

⁴¹ Castle Howard Archive 102.68: lettre de la duchesse à Georgiana Cavendish, 30 juillet 1792.

⁴² Duchesse de Devonshire, *Passage du Mont Saint-Gothard*, op. cit., p. 28, 34. La note sur la vallée d'Urseren est notamment inspirée de Ramond.

⁴³ Devonshire ms. CS5/1124.1: «Geneva» annotated «Dss of D».

⁴⁴ Castle Howard Archive J18/20/102.64 et 102.65: lettres de la duchesse à Georgiana, 29 juin et 10 juillet 1792.

⁴⁵ Devonshire ms. CS5/1127: lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 8 juin 1792.

⁴⁶ Devonshire ms. CS5/1167: lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 17 août 1792.

Chatsworth⁴⁷. À Lucerne, elles passent la matinée à étudier la carte-relief du Général Pfyffer⁴⁸, et à Berne, la duchesse repousse même son retour en Angleterre de quatre jours pour aller voir les glaciers de Grindelwald en compagnie de la comtesse de Salm⁴⁹. Tous ces spécimens, ces observations, et ces remarques sur le vif se retrouvent dans les vers et les notes du *Passage du Mont Saint-Gothard*⁵⁰, qui s'inspirent principalement de l'expérience directe de la duchesse pour dresser un tableau scientifique, géographique, et historique à l'usage de ses enfants.

Son expérience de la Suisse s'appliqua évidemment aussi à sa société et à ses mœurs. Par l'intermédiaire de la famille anglo-suisse des de Cerjat⁵¹, Georgiana et ses proches se sentirent très rapidement à l'aise dans leur nouvelle villégiature et participèrent activement à sa vie de société, dont les pratiques ressemblaient, à une bien plus petite échelle, à celles de l'Angleterre⁵². Quelques jours après leur arrivée, la mère de Georgiana se confie dans une lettre à son fils: «Je suis ravie de la petite partie de la Suisse que nous avons vue – il y a quelque chose de bon dans l'expression des gens, je l'ai toujours pensé [...] Si j'étais bannie d'Angleterre comme je le suis en quelque sorte à présent, j'élirais le canton de Berne en tant que résidence»⁵³. Certains Lausannois étaient par contre moins friands de leur compagnie, notamment Catherine de Sévery et sa fille Angletine, qui confient dans leurs journaux intimes qu'elles s'ennuient en compagnie de ces dames illustres⁵⁴. Pendant l'été 1792, le Petit-Ouchy se transforma pourtant en salon où se retrouvaient toute la bonne société lausannoise, la colonie anglaise locale, les aristocrates britanniques de passage, y compris les Ancaster, les Hervey, les Palmerston, et les Webster, ainsi que les émigrants français venus trouver

⁴⁷ Devonshire ms. CS5/1165: lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 13 et 14 août 1793, ms. CS5/1137.1: lettre de la duchesse à T. Coutts.

⁴⁸ Devonshire ms. CS5/1167: lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 17 août 1792.

⁴⁹ Devonshire ms. CS5/1171: lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 22-27 août 1793.

⁵⁰ Duchesse de Devonshire, *Passage du Mont Saint-Gothard*, op. cit., p. 26, 28, 32, 44.

⁵¹ Jean-François-Maximilien de Cerjat avait vécu en Grande Bretagne et acquis la citoyenneté britannique et il rentra à Lausanne en 1780 avec son épouse anglaise, Margaret Madeleine Stample.

⁵² À Lausanne en septembre 1791, Robert Gray nota que «beaucoup d'Anglais vivent ici, et une façon de faire proche de l'Angleterre y prévaut». Robert Gray, *Letters during the Course of a Tour Through Germany, Switzerland and Italy in 1791 and 1792*, London: F. and C. Rivington, 1794, p. 203.

⁵³ British Library Ms ADD 75916 f. 125: lettre de Lady Spencer à Earl Spencer, 29 mai 1792.

⁵⁴ Archives Cantonales Vaudoises Fonds P Charrière Ci 14 (1790-1792): Journal de Catherine de Sévery: «Lundi 13 (août 1792) Nous avons dîné chés Gibbon avec la D: de Devonshire, et les Montolieu, je me suis ennuyée, c'est si vague si décousu». Journal d'Angletine (ACV, P Charrière Ci 33): «Samedi 23 (juillet 1792) Passé la Soirée chez Gibb. Avec la duch. De Devonshire Milad. Brenannon a Milady E. Foster assés ennuyée». Je suis reconnaissant à Béatrice Lovis de m'avoir envoyé ces citations.

refuge dans cette « arche de Noé » au bord du Léman⁵⁵. Georgiana appréciait particulièrement ce qu'elle appelle dans la dernière note du poème le « nombre considérable de personnages distingués dans la république des lettres »⁵⁶. À Genève, elle visita la bibliothèque en compagnie de Jean Senebier et discuta longuement avec Horace-Bénédict de Saussure⁵⁷. À Lausanne, elles sont entourées, et même adulées, par les personnalités locales. Peu après leur installation le 20 juin, Lady Spencer mentionne à son fils que Gibbon « vit beaucoup avec nous, et il est un voisin très agréable »⁵⁸. Le docteur Tissot, quant à lui, « nous ravissait autant par le charme de sa conversation, qu'il n'était révérend pour ses compétences et son humanité »⁵⁹. En septembre, Isabelle de Montolieu leur lit une de ses nouvelles, que Bess répéta plus tard à sa fille au Grand-Saint-Bernard pour lui faire oublier la fatigue et le froid⁶⁰. En quittant la Suisse par Zurich, enfin, Lady Spencer alla consulter Lavater, ce que Georgiana regretta de ne pouvoir faire faute de temps.

Fidèle à sa réputation d'amie du peuple, la duchesse a aussi laissé quelques vignettes des petites gens, même si elle se limite presque uniquement aux hôteliers et tenanciers d'auberge, ou encore aux guides, muletiers et porteurs engagés dans les Alpes. À Moudon, elle rencontra deux jeunes vagabonds appenzellois qui suscitèrent sa sympathie, et auxquels elle laissa un pourboire. Dans une lettre à sa fille, elle dessine leur croquis et raconte qu'ils « savent danser et chanter et siffler comme des petits Savoyards – ils vont en guenilles & ne dépensent rien afin de tout économiser pour leur pauvre maman – ils lui ont déjà envoyé huit *guinées* »⁶¹. À Flüelen, encore sous le coup de l'émotion suscitée par son passage du Gothard, elle confirme ce que la tenancière de Magadino lui avait raconté : « La route est si sûre qu'on peut y voyager les mains pleines d'or et les gens sont honnêtes et simples »⁶². Lors de leur passage

⁵⁵ William et Catherine de Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du XVIII^e siècle: Salomon et Catherine de Charrière de Sévery et leurs amis (1911)*, Genève, Slatkine, 1978, I, p. 317-320. Voir aussi Pierre Morren, *La vie lausannoise au XVIII^e siècle d'après Jean Henri Polier de Vernand*, Genève, Labor et Fides, 1970, p. 309-343.

⁵⁶ Duchesse de Devonshire, *Passage du Mont Saint-Gothard*, op. cit., p. 44.

⁵⁷ Castle Howard Archive J18/20/102. 62 : lettre de la duchesse à Georgiana, 5 juin 1792. Voir, aussi, Iris Leveson Gower, *The Face Without a Frown*, op. cit., p. 181-182, et Gavin de Beer, « Anglais au Pays de Vaud », op. cit., p. 182. Nicolas Théodore, le fils de Saussure cité dans le « Passage » qui était lui-même chimiste, envoya plus tard à la duchesse des recommandations de lecture. Devonshire ms. CS5/1168 : lettre de Saussure à la duchesse, 17 août 1793.

⁵⁸ British Library Add MS 75916, f. 136 : lettre de la comtesse Spencer à Earl Spencer, 20 juin 1792. Voir aussi Patrick Vincent, « Alone in Paradise? Gibbon's Last Summer in Lausanne », à paraître.

⁵⁹ Duchesse de Devonshire, *Passage du Mont Saint-Gothard*, op. cit., p. 44.

⁶⁰ British Library Add. MS 34886 f. 293 : lettre de Lady Foster à Gibbon, 29 octobre 1792.

⁶¹ Castle Howard Archive 102.68 : lettre de la duchesse à Georgiana Cavendish, 30 juillet 1792.

⁶² Devonshire ms. CS5/1165 : lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 15 août 1793.

le jour suivant à Lucerne, Bess et elle logent à l'hôtel de l'Aigle, où Georgiana remarque que « nous sommes dans une excellente auberge [...] et les gens ont une bonhomie véritablement suisse »⁶³. Une semaine plus tard à Thoune, elle fait part de la propreté des chalets en bois, et écrit une fois de plus que « l'honnêteté et la bonhomie de ses habitants est remarquable, le propriétaire à Unterseen où nous avons soupé est un excellent homme et sa contenance exprime bien sa probité »⁶⁴. Lieu commun par excellence, son vers sur « la Simplicité d'un peuple vertueux » est de toute évidence construit sur des preuves empiriques. Dans la note qui le commente, l'auteur laisse entendre que la sociabilité moins artificielle à Lausanne et la confiance que lui a inspirée le peuple à travers tout le pays ont eu un effet bénéfique sur son moral : « il faut avouer qu'il semble impossible de ne pas chercher à participer à leur bonheur, en se joignant à leurs amusements, au lieu de songer à introduire chez eux la dissipation des autres pays »⁶⁵. Effectivement, Georgiana ne s'adonna pas au jeu pendant son séjour⁶⁶ et suivit un régime végétarien, améliorant nettement son état de santé. Du côté uranais du Gothard, elle peut confier à sa mère qu'elle va « extrêmement bien » et que ses « boutons » sont « presque partis »⁶⁷.

LA SUISSE ET LE SPECTRE DE LA FRANCE RÉVOLUTIONNAIRE

L'idylle suisse de la duchesse et de ses amis fut pourtant menacée par le spectre de la Révolution dès leur arrivée en mai 1792. Malgré son intérêt très marqué pour les événements de France, Georgiana aborda très peu l'actualité politique dans sa correspondance. C'est dans les lettres de sa mère, de Bess, de Gibbon, et plus tard, de la duchesse de Bouillon que nous pouvons glaner les réactions de la duchesse à ces événements. S'adressant depuis Genève à son fils George Spencer, par exemple, qui venait de s'exprimer devant le parlement en faveur du roi et contre Fox, Lady Spencer écrit que « ces moments difficiles pèsent parfois lourdement [...] Il y a longtemps que j'ai perdu la confiance qu'on m'avait inculquée dans l'opposition, et les circonstances récentes me pousseraient, si c'était mon rôle, à suivre l'autre extrême »⁶⁸. Le 10 août, elle décrit à George le débarquement des fils du comte d'Artois à Lausanne, où toute l'élite de la ville, y compris Georgiana, les avaient accueillis au château, puis termine sa lettre de manière pessimiste : « On ne

⁶³ Devonshire ms. CS5/1167 : lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 17 août 1793.

⁶⁴ Devonshire ms. CS5/1171 : lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 22 août 1793.

⁶⁵ Duchesse de Devonshire, *Passage du Mont Saint-Gothard*, op. cit., p. 44.

⁶⁶ A. Foreman, *Georgiana*, op. cit., p. 279.

⁶⁷ Devonshire ms. CS5/1165 : lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 15 août 1793.

⁶⁸ British Library Ms ADD 75916 f. 125 : lettre de Lady Spencer à Earl Spencer, 29 mai 1792.

peut rien dire au sujet de la politique française, elle devient chaque jour plus effrayante»⁶⁹. Ces craintes furent confirmées par les nouvelles, parvenues à Lausanne une semaine plus tard, du massacre des gardes suisses aux Tuileries et de l'emprisonnement du roi et de la reine au Temple, ce qui ébranla manifestement encore plus la confiance de Georgiana et son entourage dans le bien-fondé de la Révolution⁷⁰. Une lettre en français adressée le 30 août à la duchesse de la part de la comtesse de Sutherland résume la situation désespérée à Paris : « on ne fait qu'arrêter, interroger, guillotiner »⁷¹. La tournure des événements eut une incidence sur leurs déplacements, contraignant Georgiana et Bess à éviter le Mont Cenis et à attendre que la pression française sur la Suisse diminue afin de franchir les Alpes, ce qu'elles firent dans la neige à la fin d'octobre 1792. Comme l'explique Bess dans une lettre à Gibbon, « si les Français n'avaient pas été à cinquante miles de nous, je suis convaincue que notre passage du Grand-Saint-Bernard aurait fourni matière à conversation pendant au moins une semaine et de l'étonnement à tout jamais, mais ces vils républicains se substituent à tous les autres sujets [...] Nous vivons une période très curieuse »⁷².

Nous retrouvons la trace de ces circonstances malheureuses dans le *Passage*, qui célèbre non seulement l'arbalétrier d'Altdorf, mais également, dans les vingt-cinquième et vingt-sixième strophes, la « Révolution » ou « Ligue Suisse » qui eut lieu, selon les notes, en 1313⁷³. À la différence des « parades vaines », du « sang pour offrande » et du « bruit des chaînes » de la France voisine, la liberté des Suisses est fondée « sur le bonheur public » et « prend la raison pour guide, et pour garde les lois ». Georgiana se démarque ici, comme la plupart des membres de son parti, de la nouvelle République française fondée sur les droits de l'homme, et elle semble partager l'admiration de ses pairs pour ce que Coleridge dans son propre poème appelle le « lieu saint de la liberté sociale »⁷⁴, c'est à dire l'ancienne Confédération suisse fondée sur les droits coutumiers et sur l'ordre social. Or il est difficile d'évaluer dans quelle mesure cet éloge est le résultat d'une véritable connaissance de nos institutions, de son appréciation de la société et des mœurs à Lausanne et ailleurs, ou simplement de sa réaction aux événements de France.

Grâce à une lettre de Gibbon, qui était devenu un opposant farouche de la Révolution, nous savons que la duchesse n'était pas encore prête en 1792 à abandonner ses idéaux progressistes, et qu'elle continuait à soutenir Fox dans

⁶⁹ British Library Ms ADD 75916 f. 125 : lettre de Lady Spencer à Earl Spencer, 10 août 1792.

⁷⁰ Castle Howard Archive 102.72 : lettre de la duchesse à Georgiana Cavendish, 30 août 1792.

⁷¹ Devonshire ms. CS5/1132 : lettre de la comtesse de Sutherland à la duchesse, 30 août 1792.

⁷² British Library ms. MS 34886 f. 293 : lettre de Lady Foster à Gibbon, 29 octobre 1792.

⁷³ Duchesse de Devonshire, *Passage du Mont Saint-Gothard*, op. cit., p. 36.

⁷⁴ S. T. Coleridge, *Complete Poems*, op. cit., p. 272.

son opposition à la guerre, critiquant notamment une alliance des Whigs avec le gouvernement. « La duchesse de D. n'aime pas l'idée d'une coalition : aimable créature ! », remarque Gibbon de manière sarcastique en s'adressant à Lord Sheffield, avant de réaffirmer son affection pour elle et Bess⁷⁵. Un an plus tard à Flüelen, Georgiana se montre sceptique au sujet des gouvernements de la Suisse centrale, rédigeant un passage qui ne concorde pas avec l'image idéalisée de « l'héroïque Altdorf » dans son poème⁷⁶ : « Nous avons traversé Altdorf qui est un petit bourg ordonné – décoré par des statues de Guillaume Tell et les autres sauveurs de la liberté suisse et dont cette bourgade est le siège. Avant d'arriver en ville on ne peut s'empêcher d'être un petit peu choqué en voyant dans une jolie clairière le gibet, le site où ils guillotinent, et la maison du bourreau, qui est un homme très important ici »⁷⁷. Et dans une lettre envoyée à Georgiana en décembre 1793, la duchesse de Bouillon remarque qu'« on ne ressuscite plus les morts et les anciens suisses ne sont plus là ; ils sont restés à Morgarten, à Morat, à Sempach »⁷⁸.

Ces railleries concernant le mythe suisse font écho à celles que l'on trouve chez des observateurs anglais plus radicaux, notamment Hélène Maria Williams qui passa six mois dans le pays en 1794, et qui se plaignit en particulier des prix gonflés des aubergistes suite au passage de la « charmante » duchesse.⁷⁹ Williams avait compris que le « bonheur suisse » était un mot de code synonyme d'ordre social brandi en Suisse comme en Grande Bretagne par l'oligarchie au pouvoir. « S'il était vrai que les classes sujettes fussent en Suisse aussi heureuses qu'on a souvent affecté de le dire », écrit-elle, « de pareilles révoltes eussent-elles été aussi fréquentes ? Quel peuple a-t-on jamais vu s'insurger contre le bonheur ? »⁸⁰. À la différence de Williams, cependant, les lettres de la duchesse et de son entourage font l'omerta sur les événements révolutionnaires et les aspirations de certains Suisses à plus de liberté : on ne trouve rien, par exemple, sur le Banquet des Jordils ou sur l'emprisonnement de Rosset et de Müller de la Motte. Georgiana n'arrivait clairement pas à voir au-delà de l'idéologie de sa propre classe, ou alors ne souhaitait pas rompre ses liens avec ses amies et ses proches. D'après Amanda Foreman, son expérience des foules révolutionnaires à Paris en 1790 l'avait rendue méfiante envers les

⁷⁵ Edmund Gibbon, *The Letters of Edward Gibbon*, J.E. Norton (ed.), London, Cassell, 1956, III, p. 267-268 : lettre de Gibbon à Lord Sheffield, 12 septembre 1792.

⁷⁶ Duchesse de Devonshire, *Passage du Mont Saint-Gothard*, op. cit., p. 36.

⁷⁷ Devonshire ms. CS5/1165 : lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 15 août 1793.

⁷⁸ Devonshire ms. CS5/1200.4 : lettre de la duchesse de Bouillon à la duchesse, 23 décembre 1793.

⁷⁹ Hélène Maria Williams, *Nouveau voyage en Suisse*, Jean-Baptiste Say (trad.), 2^e édition, Paris, Charles Pougin, 1802, II, p. 135. Voir, aussi, Helen Maria Williams, *A Tour in Switzerland*, Patrick Vincent and Florence Widmer-Schnyder (ed.), Geneva, Slatkine, 2011, p. 326.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 56.

réformes jugées trop théoriques, mais elle fut surtout bouleversée par l'exécution de son amie la reine Marie-Antoinette quelques jours après son retour à Chatsworth en octobre 1793⁸¹. Sur le chemin de retour, Georgiana avait confié à sa mère qu'elle était pleine d'«humilité» et de vœux d'«d'expiation»⁸², un sentiment de contrition qui s'applique peut-être autant à ses idéaux politiques qu'à sa vie privée. Car, d'après sa correspondance avec la duchesse de Bouillon restée à Berne, il semblerait qu'elle ait perdu foi dans la Révolution française et dans la politique d'opposition de Fox suite à son séjour en Suisse⁸³, au moment même où elle rédigeait le *Passage du Mont Saint-Gothard*.

Dans son «Ode à Georgiana», Coleridge précise que c'est parce qu'elle a été mère, et qu'elle a allaité ses propres enfants, que la duchesse est capable d'apprécier la Suisse et son mythe héroïque de liberté⁸⁴. Nonobstant le sexisme de ces vers, cette allusion sentimentale à Rousseau illustre la manière dont des Whigs repentis tels que Coleridge et Burke se sont également inspirés du philosophe afin d'imaginer non pas des droits naturels, mais au contraire une société régie sur le modèle de la famille et dans laquelle la liberté signifie principalement l'indépendance de l'État face à toute ingérence. Guillaume Tell, qui avait servi les Jacobins, devint ainsi une figure appréciée des Tories, assassinant le tyran afin de protéger son fils et son pays, non pas pour protéger les droits de l'Homme. La publication du *Passage* en décembre 1799 contribua à cet idéal domestique et patriotique de la société. Un an plus tôt, l'invasion de la Suisse avait convaincu les derniers libéraux anglais, y compris Coleridge, d'abjurer leur soutien à la France. Les combats féroces autour du Gothard entre l'armée républicaine et les troupes de la coalition en été et automne 1799 donnèrent encore plus d'actualité au poème, qui contribua, comme les tableaux de Turner ou le *Guillaume Tell* de Schiller, à amplifier la signification héroïque mais aussi contre-révolutionnaire de ce lieu. Dans le dernier vers du *Passage*, Georgiana s'adresse à ses enfants afin de prendre congé de la Suisse et revenir dans le giron de son mari : «Je vais revoir ma patrie, et vous»⁸⁵. C'est donc finalement une vision patriarcale et conservatrice du mythe suisse qui sera disséminée à travers ce poème, permettant en particulier à l'élite libérale anglaise de reconforter ses valeurs en prétendant être l'amie du peuple tout en reniant une fois pour toutes la Révolution française.

⁸¹ A. Foreman, *Georgiana*, p. 239.

⁸² Devonshire ms. CS5/1176 : lettre de la duchesse à la comtesse Spencer, 9 septembre 1793.

⁸³ Devonshire ms. CS5/ 1183.1 : lettre de la duchesse de Bouillon à la duchesse, 24 septembre 1793.

⁸⁴ S. T. Coleridge, *The Complete Poems*, op. cit., p. 272. «You were a Mother! at your bosom fed [...] / The Babes that loved you / O Lady, nursed in pomp and pleasure! Thence learnt you that heroic measure».

⁸⁵ Duchesse de Devonshire, *Passage du Mont Saint-Gothard*, op. cit., p. 22.

LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE EN 1790 OU LE THÉÂTRE DU BONHEUR SUISSE

TIMOTHÉE LÉCHOT

Universités de Bâle et de Berne

Tous les observateurs sont d'accord : les réunions annuelles de la Société helvétique visent à raffermir l'union des Suisses. Pourtant, les impressions divergent quant à la viabilité d'un tel projet. Membre vaudois de la Société helvétique, Philippe-Sirice Bridel (1757-1845) laisse un témoignage enthousiaste et confiant de l'assemblée de 1790 qui se tient à Olten :

Heureux qui arrivé des premiers, aperçoit venir de tout côté ses amis par troupes joyeuses, vole au-devant de leurs embrassemens, & fait avec eux l'échange cordial d'une bénédiction réciproque ! Hélas ! ils ne passent que trop vite ces trois jours de bonheur... mais leur souvenir fait encore le charme du reste de l'année.¹

Assistant à la même rencontre à titre d'invité, le juriste parisien Marie-Jean Héroult de Séchelles (1759-1794) se montre pour sa part plus sceptique :

Le but de cette réunion est de lier ensemble tous les cantons par une amitié et une fraternité mutuelle. Ces différents états se voient, pour ainsi dire, dans la personne de leurs principaux habitants. La chaîne de leurs montagnes semble alors resserrer de plus en plus leurs cœurs. Dans ces grandes occasions publiques, des nationaux, fiers d'un même titre, n'ont besoin que d'un jour pour se voir et s'aimer ; et il faut avouer que l'absence est ensuite le meilleur moyen pour que cette amitié ne s'éteigne pas.²

¹ Philippe-Sirice Bridel, «Société helvétique d'Olten. Du 18, 19 & 20 Mai 1790», *Étrennes helvétiques et patriotiques, pour l'an de Grace 1791*, Lausanne, Henri Vincent, [1791], s. p.

² Marie-Jean Héroult de Séchelles, *Détails sur la Société d'Olten (à Paris 1790)*, *Œuvres littéraires*, Émile Dard (éd.), Paris, Perrin et C^{ie}, 1907, p. 192-193.